

## **Le Voyage de Samson**

À tous les chiens qui m'ont accompagnée au cours de ma vie :

Patafix, qui était si collant ;

Athos, le chien errant de Grèce ;

Zombie, du refuge, dont le regard suppliant m'émouvait tant ;

Et Ossi, un terrier écossais, qui a trouvé chez nous un nouveau foyer.

L'amitié qui me liait à eux tous se passe de mots.



Annette Mierswa

# **Le Voyage de Samson**

Traduit de l'allemand  
par Pierre Malherbet

LA JOIE DE LIRE

## PROLOGUE

Samson était mon frère, c'était le meilleur chien du monde.

Nous avions le même âge, il venait d'avoir dix ans seulement, c'est-à-dire environ soixante-dix ans en années humaines. Un papy, déjà.

Sans lui, je n'aurais pas tenu le coup. Maman vivait sur une autre planète et papa s'en était allé.

Maintenant, Samson aussi est parti. J'éprouve une sensation très étrange, un grand vide au fond de moi, comme si j'étais un de ces pères Noël en chocolat. J'ai la même enveloppe fragile, que l'on pourrait briser d'une simple pression.

Je voulais enterrer Samson aux côtés de papa. Il y a eu un vent de protestation. C'est interdit, m'a dit maman. Pourquoi? ai-je demandé. C'est interdit,

voilà tout. Samson n'est pas un être humain, voyons. Et alors ? Il fait bien partie de notre famille.

Je ne comprends pas. J'ai alors enfoui secrètement le jouet préféré de Samson, une vieille chaussure, dans la tombe de papa. Maman n'en sait rien du tout.

Lorsque je serai grand, je voudrais être inventeur, comme mon papy. J'inventerai un appareil pour traduire la langue des chiens en langue humaine et inversement. J'ai toujours compris Samson, toujours. Et lui savait bien ce que j'éprouvais, mais, avec les adultes, ça n'a pas l'air de marcher. J'espère que je serai toujours capable de comprendre les chiens. Il m'arrive de parler avec eux dans la rue, pour ne pas perdre la main. Et ça fonctionne.

Lorsqu'autrefois le vétérinaire a voulu envoyer Samson tout seul en voyage, mon frère-chien m'a bien fait comprendre qu'il voulait que je sois auprès de lui... Et c'est ce que nous avons fait.

## LE VOYAGE DE SAMSON

— Samson part pour un long voyage.

Le vétérinaire enleva ses lunettes et regarda Mats.

— Tu vas devoir lui dire au revoir.

— S'il part en voyage, je pars avec lui.

Le jeune garçon lui adressa un regard résolu.

— Non, Mats, c'est un voyage que Samson doit faire tout seul.

La mère de Mats, Eva, posa ses mains sur les épaules de son fils.

— Samson est très malade. Il est temps pour lui de partir. Nous devrions...

Mats repoussa ses mains et courut hors du cabinet. Il se laissa tomber sur le gazon, dans le jardin devant la porte, et cacha son visage dans ses bras.

Non ! Laisser Samson partir seul, lui dire au revoir ?  
Hors de question. Il cueillit une pâquerette, en arracha les pétales. Une grosse truffe humide le poussa doucement.

— Samson !

Mats serra bien fort le chien contre lui.

— Mon Sammy, je ne t'abandonnerai pas.

Il lui gratta le pelage derrière les oreilles et regarda profondément dans ses yeux brillants de chien, où se reflétait le rouge brûlant du coucher de soleil naissant.

Mats se souvint des feux de camps autour desquels ils s'asseyaient en chantant et jappant, tandis que la mer clapotait doucement contre le rivage, que l'obscurité les enveloppait tendrement, telle une cape noire de magicien. Il pensait aux chaudes nuits d'été passées à même le sol avec Samson, au cours desquelles son sommeil avait été bercé par la respiration régulière de son compagnon.

Il y avait alors encore quelque chose dans les yeux de Samson, un scintillement, comme un océan de

cierges magiques en train de se livrer à une danse, très loin.

Soudain, Mats bondit, regarda Samson en riant et claqua la langue.

— J'ai une idée. Nous partons tous les deux en voyage. Comme avant.

Il se blottit de nouveau contre son compagnon et caressa tendrement son pelage.

Eva quitta le cabinet et rejoignit les deux inséparables.

— Vous êtes donc là !

Elle s'accroupit auprès de son fils, la mine soucieuse, mais s'efforçant de sourire.

— Alors, ça te dirait une glace ?

Mats réfléchit un instant avant de répondre, pensant au temps qu'il lui restait pour faire ses bagages. « Pourquoi pas. » Quoiqu'il en soit, il lui fallait attendre que sa mère soit couchée, parce que jamais elle ne l'autoriserait à effectuer ce voyage.

Ils marchèrent doucement dans la rue, Samson trottinait péniblement aux côtés de Mats. À la



manière d'un pingouin, il faisait d'abord avancer la partie droite de son corps, puis la gauche, les deux pattes de chaque côté en même temps. On aurait dit qu'il avait été remonté comme un jouet mécanique tant il boitait avec régularité. Sa langue pendait tout entière de sa gueule. De temps à autre, il marquait un arrêt, redressait un peu la tête afin de voir si son maître l'attendait, puis se remettait doucement en mouvement.

Au cours des semaines passées, Mats s'était habitué à la nouvelle cadence de son chien et s'arrêtait automatiquement lorsque Samson le faisait. Il n'avait pas besoin de regarder derrière lui. Il savait aveuglément lorsqu'il lui fallait stopper. Pour parcourir les deux cents mètres jusqu'au marchand de glaces, ils mirent cinq minutes. Une tortue aurait été plus rapide.

Mats tira un gobelet de sa poche et disparut chez le glacier. À son retour, Samson était allongé et dormait. Mats déposa devant lui le récipient plein d'eau et caressa son pelage, cette fourrure qui lui

était aussi familière qu'une seconde peau. Chaque matin, c'est la première chose qu'il touchait, et chaque soir, la dernière – contre laquelle il se blottissait.

Samson ne bougea pas.

— Il ne boit presque plus, remarqua Eva.

Mats acquiesça en silence. Il léchait sa glace, le regard perdu. Il s'imaginait déjà en train de faire sa valise. De quoi aurait-il besoin ? Dans tous les cas, des biscuits pour chien puisqu'il ne savait pas encore combien de temps durerait leur périple. Puis un pull, de l'argent, des sandwichs au fromage, une lampe de poche pour lutter contre l'obscurité qu'il redoutait.

— Tu sais, Samson n'aurait pas pu avoir de vie plus belle qu'avec toi.

Eva souriait.

— Aurait ?

Mats était révolté.

— Comment ça, aurait ? Il a une belle vie !  
Mince, Maman, Samson n'est pas mort !

En prononçant ce dernier mot, Mats tressaillit comme s'il portait malheur. Il mordit son cornet de glace qui se brisa. Puis il se tourna vers Samson et mit sous sa truffe le dernier morceau de gaufrette.

— Là, Samson.

Le chien releva péniblement sa tête, flaira la gourmandise, jeta à Mats un regard indifférent et reposa de nouveau sa gueule sur ses pattes.

— Hey! Samson, ton cornet de glace. Comme d'habitude!

Mais il s'était rendormi, peinant à respirer.

Mats se mit en colère.

— Samson! Qu'est-ce que tu fais? Allez, prends-le!

Il ne bougea pas. Désespéré, Mats regarda sa mère.

— Samson est un vieux papy malade. Les cornets de glace ne l'intéressent plus.

— Mais... il y a une semaine, il en mangeait encore.

— C'était un papy avec de l'appétit. Maintenant, c'est un papy qui ne veut que dormir.

— Et voyager? demanda Mats en roulant des yeux.

— Oui, peu importe où qu'il aille, Samson pourra toujours dormir.

— Mais maman, il peut aussi rester ici.

Eva approcha sa chaise de Mats.

— Tu ne peux retarder son départ, Mats. Regarde-le donc!

Elle fit un signe du menton en direction de l'animal qui demeurait immobile.

— Il est déjà bien loin.

Mats repoussa sa chaise énergiquement et se leva.

— Non! Ce n'est pas vrai!

Il se retourna, siffla avec ses doigts et partit en courant. Comme Samson ne le suivit pas sur le champ, il s'arrêta et cria.

— SAAAAMSOOON, VIEEENS!

Le chien se releva péniblement et trottina vers son maître.

Eva s'empressa de payer et les suivit tous deux.

— Mats, je sais que c'est dur pour toi. Mais

Samson est maintenant au bout du chemin, et toi, tu es au début.

Mats s'arrêta brusquement et envoya un regard sombre à sa mère.

— Je ne laisserai pas Samson tout seul, jamais !

\*

La maisonnette où vivaient Mats, sa mère et Samson se trouvait au centre de Hambourg. Elle avait un petit jardin d'où on entendait toute la journée le frémissement de la circulation automobile et le fracas des trains de banlieue. Cela ne dérangeait pas Mats. Il s'y était habitué. Lorsqu'il était à l'école, Samson pouvait l'attendre dans le jardin. L'après-midi, il l'emmenait se promener dans le parc voisin. Voilà une semaine que Samson ne parvenait plus à s'y rendre. Mats le sortait devant la maison, le long de quelques arbres. Puis ils rebroussaient chemin, et, une fois de retour, Samson s'allongeait immédiatement

sur sa couverture pour dormir. Il dormait toute la sainte journée.

À l'inverse, Mats n'aimait pas particulièrement dormir. Le soir venu, il lisait des histoires fantastiques sous sa couette, il se faufilait dans le salon et écoutait maman qui téléphonait, ou bien, tout simplement, il restait allongé sur son lit, les yeux ouverts et songeait à des inventions merveilleuses qu'il chuchotait à l'oreille de son chien lorsqu'elles lui semblaient particulièrement géniales. Son souhait le plus ardent était d'avoir son propre atelier pour y mener des expériences. « Il n'a pas besoin d'être grand », ne cessait-il de répéter afin qu'Eva cède à son caprice. Mais la maison était vraiment toute petite, si petite même que sa mère couchait sur un canapé-lit dans le salon. Dans la chambre de Mats, il n'y avait de place que pour son lit, une étagère, un bureau et l'étroite armoire à vêtements. Au plafond étaient accrochés deux posters qu'il regardait toujours avant de s'endormir : une photo de Carl Benz, assis dans la première

voiture de son invention, et une carte des étoiles avec les principales constellations – celle du Grand Chien figurait en rouge. Dans sa chambre, il y avait également de la place pour quelques créations de son cru, comme par exemple un toboggan à billes en carton, haut de cinq étages, ainsi qu'une corde nouée au pied de sa couette, qui passait dans une poulie au plafond, et dont l'extrémité pendait au-dessus de ses oreillers, à portée de main. Lorsqu'il se réveillait le matin, il tirait dessus pour enlever la couette. Ça l'aidait à se lever. Parce que si Mats n'était jamais pressé de s'endormir, il n'aimait pas davantage se lever de bonne heure.

Dans sa chambre, il y avait également la couverture du chien sur laquelle Samson était allongé presque sans interruption et dormait. C'était un bâtard à poils longs, blonds comme les blés, et il arrivait aux hanches de Mats. Ses pattes maladroitement étaient blanches comme neige, et l'une de ses oreilles marron était repliée en son milieu. Il avait une longue queue touffue et des

yeux noisette dont émanait un regard si naïf qu'on lui pardonnait tout, même lorsqu'il sautait sur le canapé clair, qu'il dérobaît une saucisse dans une assiette ou qu'il levait la piste d'une chienne qui se promenait, dans le parc, disparaissant pendant des heures. Maintenant, il ne faisait plus rien d'interdit, hormis, de temps à autre, lever la patte sur le tapis. Il était même devenu si calme que Mats souhaitait qu'il fasse une bêtise.

Mats était un garçon grand, blond et mince. La plupart du temps, il portait des jeans, qu'il ajustait avec une ceinture, et, été comme hiver, un bonnet en point mousse vert sombre, d'où dépassaient des mèches de cheveux clairs. Il était enveloppé de l'odeur des gâteaux pour chien qu'il avait toujours en vrac au fond des poches. Très souvent, sa mère retrouvait dans le linge d'innombrables miettes. Sur le chemin de l'école, Mats passait devant plusieurs jardins où quelques chiens attendaient la friandise qu'il leur tendait tous les jours à travers la clôture. Alors son visage blême se parait de couleurs et il



les appelait joyeusement par leur nom. Les yeux de Mats étaient gris bleu. « Comme le ciel de Hambourg », disait Eva. Puis elle se mettait à rire ; elle aimait le temps qu'il faisait à Hambourg, ce que Mats ne pouvait s'expliquer. De toute façon, elle aimait des choses bien différentes de son fils, comme la pâte d'amandes, les concerts de variétés et les discussions téléphoniques de plusieurs heures.

Mats avait sur la joue droite une petite tache de vin qui rappelait le grain de beauté que son père avait au même endroit ; il l'appelait « tache à papa ». C'était d'ailleurs leur seule ressemblance ; il était un homme robuste, aux cheveux bruns et aux yeux marron. Il avait été médecin urgentiste, il aimait circuler avec le gyrophare et voir les voitures se disperser devant lui. Eva pensait que jamais il n'était devenu vraiment adulte et qu'il plaisantait même avec les patients blessés, à l'arrière de l'ambulance. Mats aimait l'idée que son père ait fait rire les malades. Lorsque lui-même était cloué au lit par une grippe, il se demandait parfois ce que son père

lui aurait dit pour le faire rire. Et tout ce qui lui passait par la tête le guérissait plus rapidement que les regards anxieux de sa mère.

Le père de Mats avait perdu la vie lors d'une intervention, alors qu'une voiture ne s'était pas écartée. Mats avait cinq ans. L'accident avait presque effacé tous les souvenirs qu'il avait de son père. La plupart des choses qu'il savait, c'est sa mère qui les lui avait racontées. Il y avait également un « album papa » qu'elle lui avait réalisé, avec des photos, des dessins, des anecdotes et de nombreux petits cœurs roses. Cependant, pour Mats, ça faisait longtemps que sa famille se composait uniquement de maman, Samson et lui-même. Konrad, avec qui Eva était restée en couple quelques mois, en avait fait partie. Mais ce n'était plus le cas. Et Mats en était satisfait. C'était très bien ainsi.

Depuis l'accident, l'ardente triade stellaire composée de son père, de sa mère et de lui-même, trois étoiles qu'aucun pouvoir sur Terre n'aurait pu séparer, était devenue une constellation instable

à deux étoiles, chacune suivant sa propre orbite. Eva attirait des comètes irrésistiblement : des bébés qu'elle mettait au monde en tant que sage-femme, et des amies qui la tenaient constamment en mouvement. Ça recouvrait sa tristesse d'un enrobage sucré. Un enrobage qui fondait au moindre regard qu'elle posait sur Mats. Lorsqu'elle regardait son fils, elle entendait hurler de nouveau les sirènes de ce jour funeste et éprouvait un chagrin qui lui nouait la gorge jusqu'à l'empêcher de respirer.

À l'inverse, Mats avait trouvé en Samson un compagnon, un soleil autour duquel il pouvait graviter, qui le réchauffait et donnait du sens à chaque nouvelle journée. Si Mats avait dû faire une liste de ses animaux préférés, alors Samson y aurait figuré en première place.

C'était autre chose concernant ses camarades de classe. Parfois, ils l'enquiquinaient, puis, de nouveau, ils l'invitaient à leur anniversaire, pour ne plus l'inviter par la suite. Mais il n'allait que rarement chez l'un deux puisque Samson l'attendait

à la maison. Il était ce qui comptait le plus à ses yeux; jamais il ne l'embêtait. Il ne posait pas de questions stupides, il l'aimait toujours, et il était toujours présent. Il était le meilleur ami que Mats aurait pu imaginer.

Quant à sa mère, tout tournait autour de son travail. Il compensait le profond chagrin qui l'accablait. Sur les murs de la cuisine étaient accrochées de nombreuses photos de bébés. Souvent, elles étaient accompagnées de phrases telles que « le plus grand bonheur du monde! » ou « mon vœu le plus cher a été exaucé ». Si elle avait eu le choix, Mats serait probablement resté âgé de trois mois.

Eva était de taille moyenne, un peu potelée, ses cheveux bruns et bouclés lui tombaient devant le visage. Lorsqu'elle allait au travail, elle attachait sa crinière derrière sa tête et n'en laissait dépasser qu'une mèche. Ses joues étaient rouges, elle n'avait jamais froid. Toute l'année, elle se promenait nue-pieds dans la maison et portait des chemisiers dont elle laissait ouverts les derniers boutons, tant

et si bien qu'on pouvait distinguer le haut de son soutien-gorge. Elle avait tellement d'amies que Mats était incapable de toutes les identifier. Il n'était pas rare qu'il entendît sa mère bavarder jusque tard dans la nuit, suspendue au téléphone, lorsqu'elle était assise dans le « fauteuil à cancan ». Elle n'appréciait guère les sujets sérieux. Lorsque Mats lui posait des questions graves, telles que « de quelle couleur est la mort ? », ou qu'il lui demandait « parle-moi de l'enterrement de papa ! », alors s'ensuivait une longue pause au cours de laquelle elle réfléchissait à la manière de changer de sujet.

Parfois, le téléphone sonnait au milieu de la nuit. Alors elle allait voir son fils et lui disait qu'elle devait se rendre à la clinique et que Samson veillerait sur lui. Lorsqu'il se levait le matin, bien souvent elle n'était pas encore de retour. Ou alors, elle était dans son lit, non sans avoir déposé un petit mot sur la table de la cuisine où l'on pouvait lire : « Bonjour ! Prépare-toi un bon petit-déjeuner, je dors encore. Gros bisous. Maman. »

Ça ne lui faisait pas grand-chose. Samson, lui, était là, à ses côtés, lorsque sonnait le réveil, pour lui donner une légère bourrade de sa truffe humide. Mais, en ce moment, il ne le faisait plus. Voilà trois jours que le chien restait couché le matin, sans cesser de dormir.

Mats se sentait alors incroyablement délaissé lorsqu'il prenait son petit-déjeuner tout seul et que régnait un silence de mort dans la cuisine. Tout était soudain devenu bien différent, y compris les couleurs, bien que ce soit encore l'été. Le vert des feuilles semblait être d'un gris terne, et les tournesols du jardin n'avaient pas les mêmes reflets qu'à l'accoutumée, mais semblaient fades et tristes. Le fracas des trains de banlieue était plus assourdissant et recouvrait le gazouillis des oiseaux du parc. À l'école, Mats ne parvenait plus à se concentrer. Il voulait être auprès de Samson. Quelque chose ne cessait de le faire penser à son compagnon, de le faire trépigner sur sa chaise et il n'arrêtait pas de regarder l'heure. C'était une sorte

de sentiment comme « ne pas vouloir gaspiller une minute ». Depuis peu, tout le temps qu'il passait avec Samson semblait encore plus précieux que d'habitude. Et à la sonnerie de la cloche d'école, à midi, il se ruait chez lui, jetait son cartable dans un coin et fondait sur son ami qui ne galopait plus à sa rencontre en faisant de grands bonds. Mats passait ensuite le reste de la journée à le gratter doucement, à lui raconter tout ce qui le préoccupait, et, tout simplement, à le regarder. Jusqu'à ce qu'Eva annonce qu'ils devaient aller chez le vétérinaire. Oui, et maintenant cette histoire de « dernier voyage ». Mats pensait d'ailleurs que cette idée de partir en voyage avec son compagnon était tout à fait opportune, puisqu'ainsi il n'aurait plus besoin d'aller à l'école et pourrait passer chaque seconde en sa compagnie.

Tandis que sa mère préparait le dîner, il se glissa dans le grenier et y prit une vieille valise. C'était la valise de Samson. C'est ce qu'avait dit sa mère un jour. C'est avec cette valise que, jadis, il avait

emménagé chez eux. Il la dépoussiéra et l'emporta dans sa chambre. Elle était noire, avec des renforts de bois et une poignée en cuir. Elle grinça lorsqu'il l'ouvrit.

À l'intérieur se trouvaient une vieille balle de tennis mordillée ainsi qu'un sachet. Mats le défit et en tira une liasse de lettres maintenues ensemble par un ruban noir. Il le dénoua et prit la première lettre. C'est à lui qu'elle était adressée. Au recto figurait l'expéditeur : Ewald Böhler, 2, sentier Iris, Schmulau.

— Papy-vingt-scies ! fit Mats à Samson qui leva fugacement les sourcils avant de les laisser retomber. Mon papy feu de camp ! Mon Dieu, Samson, c'est là que t'es né !

Mats pétulait et l'on pouvait déceler dans son regard une lueur trahissant l'idée qui commençait à poindre en lui. Il prit l'enveloppe suivante et la regarda. Cette seconde lettre était également envoyée par le grand-père à son petit-fils. À l'instar de toutes les autres. Sur les trois dernières, seule



différait l'adresse de l'expéditeur : Ewald Böhler, 1, chemin de la Montagne, Loing-le-Ciel. Une carte postale où l'on voyait une chouette hulotte en plein vol collait à l'une des enveloppes. Mats s'assit sur son lit et regarda les lettres.

— Je les avais complètement oubliées.

Il prit la dernière, avec la chouette, et la déplia.

*Mon cher Mats, lut-il, voilà longtemps que nous ne nous sommes plus vus, c'est bien dommage. Peut-être as-tu envie de revenir me rendre visite. J'habite maintenant au beau milieu d'une forêt dans une petite maison ronde située dans une prairie ensoleillée. Ici, il y a un ruisseau, des biches et des lièvres. J'ai aussi des poules et un chat. Bien entendu, l'atelier est beaucoup plus petit, mais aussi plus raffiné. Tu en serais bien étonné ! J'ai même construit quelque chose pour toi. Ça vaut le coup de venir voir. Ma nouvelle adresse est sur l'enveloppe. Je pense beaucoup à toi. Gros bisous, ton grand-père vingt-scies.*

Mats était dans tous ses états. Papy-vingt-scies ! C'était le père de son père. Ils ne lui avaient plus rendu visite depuis des années. Il habitait loin de chez eux, vers Francfort. Après la mort de papa, Mats n'y était retourné qu'une seule fois avec Eva. Son grand-père et lui étaient allés sur un lac dans le « pêchobateau ». Cette barque qu'il avait trafiquée était sa dernière invention. Elle pouvait attraper des poissons de manière autonome. Mais, sans crier gare, les cannes à pêche fixées sur la coque s'étaient déchainées et les gaules n'avaient cessé de se défaire. Papy-vingt-scies avait essayé d'arrêter le mécanisme mais s'était laissé prendre par un hameçon tourbillonnant dans les airs, ce qui l'avait fait tomber, entraînant le naufrage de l'esquif. Heureusement, il y avait un autre pêcheur sur le lac qui avait pu les sauver tous deux. Ça remontait déjà à cinq ans en arrière. Mats ne savait pas encore nager et sa mère avait eu extrêmement peur.

Eva et Papy-vingt-scies ne s'étaient jamais particulièrement bien entendus. Il l'effrayait par

sa franchise un peu bourrue. Lui était agacé par les ricanements de sa belle-fille, de même que par le mépris qu'elle portait à ses inventions, dont elle se tenait craintivement à distance. Le seul lien qui avait perduré après l'accident de papa, c'était Mats. Certes, Eva voyait d'un mauvais œil l'intérêt que son fils portait aux trouvailles du grand-père mais, jamais, elle ne s'était mise entre eux. Jusqu'à l'accident de bateau.

— Le grand-père est devenu fou, avait-elle dit sèchement et, depuis, elle refusait d'effectuer le long trajet jusqu'à chez lui.

Dans le couloir, on entendit des bruits de pas. Mats jeta rapidement les lettres dans la valise qu'il poussa sous le lit. Sa mère entra.

— Alors, comment ça va ? demanda-t-elle à la manière d'un médecin qui examine ses patients.

— Bien, fit-il.

Elle s'assit auprès de lui sur le lit et lui caressa la jambe.

— J'ai préparé des crêpes.

— Super.

Après une courte pause au cours de laquelle on n'entendait rien d'autre que la respiration difficile de Samson, il ajouta :

— Comment va Papy-vingt-scies ?

Eva ôta soudainement sa main et fit comme si elle voulait chasser des miettes de pain de son pantalon.

— Je ne sais pas vraiment.

— Il n'a toujours pas le téléphone ?

— Non...

Elle regarda au-dessus de son fils, en direction de la fenêtre.

— Mais nous pourrions retourner le voir !

— Hum.

Eva se leva et se pencha vers Samson qui dormait, allongé sur sa couverture. Elle caressa sa fourrure.

— Est-ce qu'il a bu ?

Mats fit non de la tête, puis, d'un geste de la main, il changea de sujet.

— Ça fait si longtemps qu'on n'est pas allé le voir. Sa mère le regarda et soupira.

— Je sais bien... Il habite très loin.

La sonnerie du téléphone retentit. Elle bondit.

— Les bébés naissent sans prévenir. Il faut que je sois là, dit-elle en s'en allant.

— Moi pas, murmura Mats à son chien.

Soudain, son visage s'illumina comme si un voile gris venait de le quitter. Il prit la tête de Samson dans ses mains et y appuya sa joue. C'était évident dorénavant, tout paraissait clair comme de l'eau de roche: il savait précisément quelle serait la destination du dernier voyage de Samson!

## PAPY-VINGT-SCIÉS

Après le dîner, Mats se retira immédiatement dans sa chambre et en ferma la porte. Samson, allongé sur sa couverture, dormait. Son maître s'assit auprès de lui et le gratta derrière les oreilles. Le chien aimait tout particulièrement cela. Il ouvrit grand la gueule et bâilla. Sa langue se courba pour former un arc.

Mats se blottit contre lui.

— Tu sais quoi, Sam ? On va aller chez Papy-vingt-sciés. Il était paysan et il avait une grande ferme, tu t'en souviens ? Il est un peu fêlé. En tout cas, c'est ce que dit maman. Mais je crois que ce n'est pas si grave qu'elle le prétend. Il est inventeur, aussi ; ils sont toujours un peu fêlés. Une fois, il avait transformé une ancienne étable en atelier pour y bricoler jusque tard dans la nuit. Je me rappelle

encore comment, parfois, ça claquait et cliquetait. Alors le garçon de ferme est accouru pour voir ce qu'il faisait, et tu courais derrière lui en grondant. Je n'avais pas le droit d'entrer, et je ne faisais que regarder parfois en secret lorsque personne ne pouvait me voir. Ç'avait l'air vraiment chouette dans l'atelier. Toute une foule de machines et d'appareils étranges, debout ou posés ça et là. Mais il y en avait aussi dans la cour, comme par exemple la machine à nourrir les poules. C'est un réveil qui la pilotait. À intervalles de quelques heures, elle lançait en l'air des grains qui décrivaient de grandes courbes et qui retombaient en pluie dans la cour.

Mats riait tout en farfouillant dans le pelage de son chien.

— Parfois, je faisais exprès d'aller dans la cour pour prendre une douche de grains. Et tu aboyais lorsque la machine se mettait en marche. Et à côté de la trayeuse, Papy-vingt-scies avait mis un haut-parleur qui diffusait des bruits de veaux qui tétaient. Il affirmait qu'ainsi les vaches donnaient plus de lait.

Mats essaya de regarder dans les yeux de Samson, comme il le faisait toujours, lorsqu'il lui racontait une histoire. Mais les paupières du chien restaient parfaitement closes.

Mats hésita avant de continuer.

— Les étagères de son atelier étaient remplies jusqu'au plafond de livres d'esquisses. Il y avait plein de dessins d'appareils. Il ne pouvait tous les construire. Il lui aurait fallu une halle entière, tant il y en avait. Maman l'appelait toujours « Vinci », du nom d'un célèbre peintre et inventeur mort depuis longtemps. Mais j'ai toujours compris « vingt scies ». C'est pour ça que pour moi il s'appelle « Papy-vingt-scies ». Je trouve que ça lui va très bien parce que, c'est vrai, des scies, il en a tout un tas.

Il tirait doucement sur le pelage de son compagnon.

— Samson, eh ! Tu te rappelles ? Il y a même un jour où il a essayé sur toi une machine à peigner. Ah ah ! Tu l'as cassée en la mordant et qu'est-ce que t'as aboyé ! Qu'est-ce qu'on s'est marré !

Il caressait son chien affectueusement.



— Maintenant, il est très vieux. Comme toi... Mon Dieu! Ça fait si longtemps qu'on ne s'est pas écrit. Depuis qu'il m'a envoyé une bombe de confettis pour mon anniversaire. Bien sûr, c'est lui qui l'avait fabriquée. Elle a fait tant de bruit en explosant que les voisins ont appelé la police. Pendant une semaine, je ne pouvais plus entendre correctement. Et maman n'était pas très contente. Ils se sont écrit des lettres méchantes, et je ne m'en suis pas mêlé. Parce que moi, la bombe, j'avais trouvé ça super! Y avait plein de petites araignées en plastique et des mains gluantes. Elle a juste explosé un peu trop fort. Dans la forêt, ça doit être vraiment chouette. C'est quand même dommage que Papy-vingt-scies n'ait plus la ferme.

Mats se rappelait quand il s'était caché dans le grenier à foin, lorsqu'après le décès de son père ils étaient allés voir son grand-père. Il s'était aménagé une grotte dans la paille et était bien décidé à ne plus jamais en sortir. Ils l'avaient cherché pendant longtemps.

Pour finir, Samson était venu, lui avait apporté un bel os et léché le visage tant et plus, jusqu'à le faire rire si bruyamment que sa mère l'avait retrouvé. Eva et Papy-vingt-scies avaient échangé un long regard, et, une heure plus tard, Mats était dans le train pour Hambourg avec sa mère – et Samson.

Il se leva, alla vers son armoire et en sortit quelques habits qu'il rangea dans la vieille valise. Puis il prit sa tirelire sur l'étagère, la brisa contre le sol. Ce faisant, il mima une forte quinte de toux afin de n'être pas entendu par sa mère. Il compta l'argent. Il y avait précisément quarante-trois euros. Il opina du chef, l'air satisfait, et plaça les pièces dans une boîte à bonbons vide. Puis il s'assit à son bureau, prit une feuille de papier, son stylo-plume et écrivit :

*Chère maman,*

*Ne te fais pas de soucis. Je vais accompagner Samson pour son dernier voyage. Je reviendrai sans doute bientôt.*

*Ton Mats chéri.*

Il était quatre heures du matin lorsque sonna son réveil. D'un coup sec, il tira sur la corde au-dessus de sa tête pour soulever sa couette. Il sauta du lit et se glissa dans ses habits. Il toucha les trois pierres de chance qu'il avait toujours dans sa poche de pantalon, une rougeâtre, qui brillait, une bleuâtre, qui avait de petits points scintillants, et une jaune, qui était particulièrement plate et lisse. Il les avait trouvées dans une petite boîte rouillée en creusant dans les plates-bandes. Il était convaincu qu'elles lui porteraient bonheur.

Il tira de sous le lit la valise qu'il avait fini de faire la veille, et chuchota à son chien, enroulé sur lui-même, endormi sur sa couverture : « Samson ! Debout ! »

L'animal se leva péniblement et dressa les oreilles. Mats emporta sa couverture et se glissa hors de la chambre. Son compagnon trotta derrière lui. Sans un bruit, il ferma la porte de l'appartement. Il prit le vieux chariot à ridelles dans la remise et y déposa la couverture.

— Allez Samson, saute là-dedans !

Le chien ne bougea pas. Mats appuya ses pattes de devant sur le rebord de la voiturette. Puis il le poussa par l'arrière-train pour le placer sur sa couverture. Samson renifla alentour, fit un tour sur lui-même et s'allongea. Mats posa également sa valise dans le chariot, prit la poignée et remorqua l'attelage sur le trottoir. C'était un doux vendredi matin. Un roitelet fredonnait son chant. On n'entendait encore aucune voiture. Il flottait dans l'air une quiétude inhabituelle qui annonçait le lever du soleil. Personne dans les rues. Les rideaux aux fenêtres étaient encore fermés et les lumières éteintes.

Mats éprouvait un bonheur céleste. Il avait des fourmillements dans la poitrine, et il respirait à pleins poumons pour se donner du courage. Il sentait que débutait une grande aventure.

— Bon Sammy, le voyage commence maintenant. T'es prêt ?

Le chien le regarda sans émettre un son. Mats eut l'impression qu'il souriait. Le jeune garçon hocha la tête et descendit la rue : direction la gare.

Le préposé des chemins de fer leva le nez de sa tasse de café et adressa à Mats, à travers ses lunettes rondes, un regard impassible.

— Alors, tu veux tout de même pas fuguer, hein ?

Il rit d'une voix éraillée.

— Non, s'empressa-t-il de répondre. Maman a dû passer aux toilettes. Mais elle m'a écrit où on allait. Il tira la lettre de Papy-vingt-scies de sa poche et lut à voix haute : Loing-le-Ciel. On veut aller à Loing-le-Ciel.

L'homme fronça les sourcils.

— Ça, je n'ai encore jamais entendu. C'est à proximité de quelle grande ville ?

Mats le regarda sans piper mot et haussa les épaules.

— Hmmh. Voyons voir ce que l'ordinateur me dit... non, aucun résultat. Il va sans doute falloir que tu attendes ta mère.

Subitement, le jeune garçon se souvint de la gare où ils descendaient jadis. « Francfort », ajouta-t-il rapidement car l'employé se retournait déjà pour piocher une viennoiserie dans un sachet.

— C'est vers Francfort-sur-le-Main. Ça me revient maintenant.

L'homme observa Mats d'un œil pénétrant pendant un instant, lâcha quelques «hmmh, hmmh» et regarda de nouveau son écran.

— Un train rapide part pour Francfort dans sept minutes, voie trois. Tu veux acheter les billets? Ça fera 159 euros avec le chien.

Mats avala sa salive à l'annonce de la somme, secoua rapidement la tête puis dit «merci» avant de s'en aller avec la charrette. Il prit le tunnel en direction des quais jusqu'au niveau de la voie trois où il prit l'ascenseur. Le train entraît précisément en gare. Les freins crissaient.

Samson leva sa truffe et huma. Ses oreilles étaient rabattues et sa queue le long de son corps. Il ne quittait pas Mats du regard.

Son maître lui caressa la tête.

— Tout va bien Samson, on va à Francfort. Papy-vingt-scies n'a probablement pas déménagé bien loin.

Une fois le train arrêté et après que quelques voyageurs en furent descendus, Mats demanda à un monsieur d'un certain âge s'il pouvait l'aider à charger la charrette dans le wagon.

— Qui t'accompagne ? s'enquit l'homme.

— Personne, mais mon papy vient me chercher à Francfort.

— Ah, fit l'homme qui prit la voiturette et la posa dans le wagon.

— Merci beaucoup.

Mats la poussa dans le sas d'entrée et s'accroupit à côté. Il préférait qu'on ne lui parle plus ; en effet, il n'appréciait guère de devoir raconter des histoires. Sans compter que ce serait mieux pour Samson qu'il reste allongé dans la charrette. Un bip strident retentit et les portes se fermèrent. Le cœur de Mats battait la chamade. Le train se mit en branle.

Mats était rongé par l'angoisse. Il se blottit contre son compagnon dont les oreilles étaient encore rabattues et qui ne le quittait toujours pas des yeux.

— Je reste avec toi, n'aie pas peur, Samson, lui dit-il. Nous allons bien trouver Papy-vingt-scies. J'en suis sûr. Alors il pourra te guérir. Une fois, il a même guéri un geai. Pourtant, il était presque mort. Au bout de quelques semaines, il a pris son envol.

Mats essayait de sourire. Il rabaissa son bonnet sur son visage et s'accroupit de nouveau à côté de la charrette.

— Il est malade, le chien ?

Mats leva les yeux. Devant lui, se tenait un jeune garçon qui devait avoir le même âge, un peu plus petit, vêtu d'un t-shirt de foot, une casquette vissée sur le crâne, dont la visière était orientée vers l'arrière. Il tenait une barre chocolatée et le regardait fixement.

— Non, il est juste fatigué, dit Mats en posant une main sur la tête de son chien.

— Alors pourquoi est-il dans une charrette comme celle-ci ? demanda l'autre en mordant dans sa sucrerie.



— Parce qu'il est fatigué, fit Mats en se tournant vers son chien pour signifier à l'importun qu'il n'avait nulle envie de s'entretenir avec lui.

Il resta planté là un long moment, sans rien dire, avant de regagner son compartiment. Mats prit son sandwich au fromage dans la valise et mordit dedans. Il regardait par la fenêtre. De temps en temps il voyait un poteau électrique ou il distinguait une montagne dans le lointain. Le soleil apparaissait maintenant à travers les arbres qui défilaient à toute vitesse. Il lui fallait cligner des yeux pour n'être pas aveuglé par ses rayons.

C'était le même soleil que Mats avait vu la veille lorsqu'il était encore chez lui, dans sa chambre, assis à son bureau pour écrire sa lettre d'au revoir. Il avait l'impression que ça remontait à bien longtemps. Comment se portait maman ? Avait-elle lu la lettre ? Allait-elle se faire du souci pour lui et partir à sa recherche ? Elle ne devait cependant le retrouver qu'une fois qu'il serait chez Papy-vingt-scies depuis suffisamment longtemps,

afin qu'il ait eu le temps d'aider Samson.

— Tu voyages vraiment tout seul?

Le jeune garçon se tenait de nouveau devant lui, une gourde à la main.

— Non, répondit Mats sans même le regarder.

Ce qui n'était pas faux puisqu'il était en compagnie de son chien.

— Où est-ce que tu vas?

— À Francfort, chez mon grand-père.

L'autre opina du chef.

— On y va aussi. Ma tante a eu un bébé. On va le voir.

Il sourit. Mats tenta de lui rendre son sourire mais ne parvint qu'à esquisser une grimace, conférant à sa figure un air torturé.

— Est-ce que je peux caresser ton chien? demanda le jeune garçon.

À cet instant, Mats vit le contrôleur, un peu plus loin, allant de wagon en wagon pour contrôler les billets. Son cœur se mit à battre à tout rompre et il se demanda ce qu'il devait faire.

— Oui, tu peux le caresser. C'est mieux si tu t'assois à côté de lui. Je dois aller vite fait aux toilettes.

Mats se leva rapidement et lui laissa sa place. Le chien redressa la tête pour regarder son maître. Il geignit doucement, rabattit ses oreilles et gratta non sans inquiétude le plancher en bois de la charrette de ses pattes antérieures.

— Eh! Attends un peu, s'exclama le jeune garçon. Et s'il part ou qu'il me mord, ou je ne sais quoi encore?

— Non, il ne fera rien. Tout ce qu'il veut, c'est dormir. Je reviens tout de suite.

Déjà Mats avait disparu dans les sanitaires dont il verrouillait la porte. Il lui fallait rapidement penser à quelque chose d'agréable pour lutter contre ce poids qui lui pesait sur la poitrine. Il se souvint du voyage de classe d'il y a deux ans. Lorsque, la veille du départ, il bouclait ses bagages, Samson n'avait cessé de tourner autour de lui, se frottant contre ses jambes. Alors qu'il avait dû quitter sa chambre

un instant, le chien s'était approché de la valise et, de ses dents, en avait retiré tous les vêtements pour les disperser dans la pièce. Puis il avait aboyé jusqu'à ce que Mats soit de nouveau là et lui avait présenté son œuvre, non sans fierté, un sourire de chien sur les babines et les oreilles bien droites.

Mats sourit. Puis il y eut un soubresaut et il dut se cramponner. Il rabaissa l'abattant de la cuvette et s'y assit. L'air était vicié. Il se demandait où le contrôleur était et ce que le jeune garçon allait lui dire. Il se rongea les ongles en fixant la poignée de porte. Mon Dieu ! Voici qu'il était assis sans billet sur les toilettes d'un train pour Francfort. Il ne savait même pas où Papy-vingt-scies vivait et s'il se réjouirait de voir son petit-fils. Il se trouva mal.

Il releva l'abattant et se courba au-dessus des W.C. Mais rien ne vint. Lorsqu'il se dévisagea dans la glace, il sursauta. Ses yeux au regard trouble étaient cernés et sa peau était plus blême que d'habitude, avec une dominante verte. Ses cheveux blonds s'échappaient en pagaille de son bonnet. Il sourit en

les regardant ; ils étaient de la même couleur que le pelage de Samson, alors que ses parents étaient très bruns. C'est pourquoi Mats ne cessait de répéter qu'il descendait de son chien.

On appuya sur la poignée de porte. Mats la fixa, sans le moindre mouvement.

— Eh ! Tout va bien ?

C'était la voix du jeune garçon.

— Oui, oui, j'ai bientôt fini.

Il tira la chasse et se lava les mains. Il ouvrit alors la porte pour se retrouver dans l'allée. Il vit que le contrôleur vérifiait les billets du wagon suivant.

— Alors, Samson t'a mordu ? demanda Mats.

Il sourit ; il le connaissait suffisamment bien pour savoir qu'il ne ferait jamais de mal à personne.

— Non, mais le contrôleur a demandé à qui il appartenait.

De nouveau, le cœur de Mats accéléra.

— Et ? Qu'est-ce que tu lui as dit ?

Le jeune garçon hésita.

— Allez ! Dis-moi ! Qu'est-ce que tu lui as dit ?

Il esquissa un sourire de travers.

— Tu n’as pas de billet, hein ? dit-il bien fort.

Mats regarda nerveusement alentour. Il n’y avait aucun voyageur suffisamment proche pour avoir entendu. Il s’approcha de l’autre.

— Psst ! Personne ne doit le savoir.

Le jeune garçon le fixa avec insistance.

Mats expira bruyamment.

— Et alors ? Hein ? Tu veux me dénoncer ?

Tout en prenant une nouvelle barre chocolatée dans sa poche pour la lui tendre, le garçon lui répondit :

— Si c’était le cas, je n’aurais pas dit au contrôleur que c’était mon chien, non ?

Mats le regarda fixement pendant un moment, sans rien dire. Soudain, quelque chose apparut sur son visage. Pour la première fois depuis qu’il avait quitté la maison, il rayonnait. Son sentiment d’abandon était comme balayé. Il prit la barre chocolatée.

— Je m’appelle Mats... Merci !

L'autre hocha la tête.

— Moi, c'est Tammo.

Il lui fit un clin d'œil. Tous deux souriaient. Mats fouilla dans la poche où se trouvaient les trois pierres porte-bonheur, il en prit une et la tendit à son nouvel ami.

— Tiens, c'est pour toi. C'est une pierre de chance. Tu verras !

Il la saisit et la considéra. C'était la jaune.

— Merci.

Il la faisait passer d'une main à l'autre.

— T'as des ennuis à la maison ?

Mats hocha la tête. Il regardait les arbres défiler par la fenêtre. Puis il s'accroupit à côté de son chien et le caressa. Tammo s'agenouilla auprès d'eux.

— C'est le dernier voyage de Samson. Et je l'accompagne, fit-il en se blottissant contre l'animal.

— Son dernier voyage ? Comment sais-tu que c'est son dernier voyage ?

— Il a déjà soixante-dix ans. On ne voyage plus guère à cet âge.

Au passage d'une femme tirant une grosse valise à roulettes, Mats baissa immédiatement les yeux. Lorsque coulissa la porte vitrée derrière elle, il regarda Tammo.

— Je vais chez Papy-vingt-scies. C'est un inventeur. Il a toujours des idées.

— TAAMMOOOO!

Une puissante voix masculine recouvrit le roulement du train. Mats sursauta. L'autre se leva.

— C'est papa. N'aie pas peur, je ne dirai rien.

Il jeta à Mats un regard réconfortant et courut dans l'allée en direction de l'appel.

Mats se blottit de nouveau contre son chien.

— Je savais bien que ces pierres portaient chance.

Il passa la main dans le pelage de l'animal qui le regarda fugacement, comme s'il voulait s'assurer que son maître était de nouveau là, puis il laissa retomber sa tête entre ses pattes avant et ferma les yeux.

Mats tira les deux pierres qui lui restaient au fond de la poche, la rouge, qui brillait, et la bleue qui



avait de petits points scintillants, et les tint devant la truffe de Samson qui les renifla à peine.

— Tu vois ! On en a encore deux. Il ne peut donc rien nous arriver.

Il rempocha les pierres et regarda par la fenêtre. Ils traversaient un long paysage étiré, des champs entiers de tournesols au jaune chatoyant qui s'étendaient jusqu'à l'horizon, et des prés où brouaient des vaches. Mats ne pouvait se rappeler la dernière fois qu'il avait vu des espaces si vastes, où les maisons paraissaient des points et les fleuves des ruisseaux. Face à cet infini, il se sentit soudain tout petit. Ce sentiment lui fit penser à sa mère dansant dans le salon, aux rouges-gorges dans le jardin, auxquels il avait donné un nom, à Bruno, son ours en peluche, qui reposait seul dans son lit, et au marchand des quatre saisons avec qui il s'entretenait souvent en revenant de l'école. Il se serra davantage encore contre Samson et regarda vers l'allée où Tammo avait disparu. Puis il défit l'emballage de la barre chocolatée pour la

grignoter. Des gens ne cessaient de passer, qui pour aller aux sanitaires, qui pour chercher une place. Un jeune homme avec un lourd sac à dos passa devant lui ; une dame rondelette portant un chapeau bien trop grand qui s'accrochait partout ; un homme d'un certain âge qui ressemblait au primeur de Hambourg.

Mats prit la valise dans le chariot et l'ouvrit. Il attrapa le sachet contenant les lettres de Papy-vingt-scies, en tira une au hasard et la lut.

*Mon cher Mats,*

*L'automne fait son apparition. Les écureuils rassemblent en beaux diables des fâines, des glands et des noix pour constituer leurs réserves hivernales. Le brame du cerf résonne dans la forêt. Quelques grives musiciennes et des rossignols ont déjà pris leur envol en direction du sud. Mon toit fait de grands bruits, comme si on y jetait des pierres. Ce sont les noix qui tombent. J'en garnis tous les jours mes omelettes aux champignons. Ils poussent ici en grandes*

*quantités. La plupart je les fais sécher pour cet hiver. Avec l'armillaire je prépare du laxatif. C'est pour ça qu'on dit: «Une cuillère d'armillaire, plus rien dans le derrière.» Ah ah! En outre, je bricole une de mes dernières inventions et je pourrais avoir besoin de ton aide. Ne voudrais-tu pas venir bientôt?*

*Ton Papy-vingt-scies.*

*PS: ci-jointe, l'esquisse de mon invention.*

Sur la seconde feuille, il y avait le dessin d'un marronnier aux feuilles mouchetées et flétries. Au-dessus, on pouvait lire: «machine à impulsions antimites.» Mats pensa qu'il devait s'agir de la caisse au pied du marronnier, de laquelle sortaient de nombreux fils reliés à ses racines. Au verso, on pouvait lire le texte suivant:

*Le transformateur envoie des impulsions électriques qui, grâce à l'humidité des racines et du tronc, atteignent la cime de l'arbre et transmettent aux feuilles des oscillations imperceptibles. Elles dispersent*

*les insectes et les empêchent de déposer leurs œufs sur les feuilles. Ainsi, elles restent saines.*

*Comme je suis entouré de vingt-trois marronniers, j'ai un besoin pressant de ton aide pour disposer les caisses.*

Mats replia les deux feuilles et les remit avec les autres, dans le sachet. Il regarda longuement Samson, son frère-chien, qui, il y a peu encore, courait derrière le moindre écureuil. Non pas pour les tuer, non, ça n'était qu'une distraction. Et pour que ça dure plus longtemps, Samson ne cessait de ralentir lorsqu'il s'approchait trop du rongeur, afin de se faire distancer et que jamais le jeu ne s'arrête.

De nouveau, Mats caressa le pelage de son chien. Subitement, il lui sembla plus froid qu'à l'accoutumée, comme si la vie s'en était allée. Samson avait toujours été là pour lui. Il lui avait léché les mains lorsque Mats était malade, l'avait guidé sans anicroches à travers le parc, au bout

de la laisse, lorsque son maître marchait les yeux fermés, il avait même fondu sur un molosse qui s'en était pris à Mats. Et voici qu'il gisait maintenant ici, sans plus bouger. Samson n'allait-il jamais plus chasser les écureuils? Mats agita la tête, comme s'il pouvait ainsi disperser ces noires pensées qui l'assaillaient comme autant de fléchettes. Il devait sauver Samson. Et, s'il le fallait, il voyagerait jusqu'au bout du monde pour y parvenir.